

# Ouvrier ou indépendant

*De tout temps, beaucoup d'ouvriers se sont insérés dans le milieu indépendant (après journée, ou pour quelques années, ou par leur épouse...). Avec l'approfondissement de la crise, le statut d'indépendant attire de plus en plus d'ouvriers profondément dégoûtés par la dégradation des conditions de travail et de l'ambiance, par l'avenir bouché et l'échec des luttes. Le phénomène touche aussi des ouvriers actifs politiquement et syndicalement, comme on a pu s'en rendre compte lors des primes de départ volontaire en sidérurgie et aux mines. Dans le cadre de la recherche d'alternatives face au déclin, il nous a paru utile de mieux connaître cette démarche qui prendra sans doute une ampleur croissante.*

## TROIS AVIS TYPIQUES

### POUR

“J’ai commencé la brocante par besoin, après les frais d’un divorce. Un plus âgé m’a appris le métier et c’est devenu comme une drogue. Surtout depuis que ça ne va plus à l’usine.

Avant 74, on s’amusait bien. L’équipe de 4, 5 lamineurs était comme une famille, on avait le temps de se confier ses misères, etc., on se réjouissait de se retrouver le lendemain. C’est devenu le contraire: en entrant, j’en avais déjà marre, les 8 heures me paraissaient un mois, toutes les 5 minutes, je regardais ma montre. Au nouveau laminoir, on est planté là à son poste, sans bouger, c’est plus léger et plus monotone, on ne peut plus se parler, à part dans un micro. Iras-tu confier tes petites affaires au micro ? Les mentalités ont changé aussi, on se jalouse.

Une journée de brocante, même de 14 heures, me paraît trop courte. C’est comme ça que j’aime vivre. Il y a de l’imprévu, c’est toujours nouveau. Je rachète des ménages, par exemple (décès) – que va-t-on trouver dedans ? C’est un peu la loterie. Puis, on voit comment les gens vivent, on apprend des choses inconnues. Certains cachent leur misère, d’autres leurs richesses – ou leurs saloperies. J’en vois de toutes les sortes. Je me suis fait des connaissances partout. Je ne regrette pas l’usine, mais depuis ma prépension l’an passé, je retourne au laminoir dire bonjour et je vais au piquet quand il y a grève. Mais je suis un peu déçu de constater que les gens m’oublient, beaucoup se sont servis de ma grande gueule, mais maintenant, je ne leur sers plus.

La brocante devient mon intérêt principal dans la vie. Je m’occupais avant des problèmes du quartier (pétitions), des campagnes électorales de mon parti, mais je suis déçu de tout cela.” (Claude)

### PLUS RIEN À PERDRE

“Ma femme, qui est chômeuse, a fait toutes les démarches pour ouvrir un commerce et obtenir un prêt, en collaboration avec deux autres couples de la famille dont un était déjà installé dans la branche. Si le truc avait bien marché, je m’y serais mis aussi. Malheureusement, quand tout était prêt, mon parent a eu un coup dur dans son affaire et c’est tombé à l’eau. Nous aurions voulu ouvrir seuls, mais l’investissement est au moins d’un million, pour quoi que ce soit. C’est trop risqué.

Je sais que les horaires sont durs pour l’indépendant. Mais à faire les pauses à Cockerill depuis 14 ans, je commence à le sentir passer; et à bouffer de la limaille tous les jours, *L’homme de fer* devient rouillé. Les contacts ? Sourire aux clients ? J’aime mieux cela que faire la gueule au boulot et après; si je pouvais déjà pendant trois mois ne plus voir les mêmes têtes, je me sentirais mieux. Tout le monde te le dira parmi ceux qui ont quitté Cockerill: il n’y a rien à regretter.

La concurrence est forte, avec les grandes surfaces, les chaînes de magasins, etc. On n’est jamais sûr de l’avenir, mais à Cockerill, c’est encore plus bouché. Si tu ne te décides pas aujourd’hui à te débrouiller par toi-même, tu devras le faire dans 5 ans. Chacun est visé. Et les conditions de prêt-chômage sont fort sévères.

Peut-être faudra-t-il en revenir aux coopératives, se grouper à 5 ou 6 ?” (Jules)

## **CONTRE**

“J’ai été indépendant pendant plus de huit ans. En 50, j’ai été licencié des docks et exclu du syndicat pour avoir été actif dans plusieurs grèves non reconnues. De ce fait, je n’avais pas droit au chômage. J’ai été obligé de me mettre à mon compte; j’ai commencé à vendre du café à des particuliers, ensuite de la bière, du charbon, etc. J’ai même tenu un magasin un an. Je travaillais dur et beaucoup d’heures par jour. Je n’ai pas arrêté parce que les affaires allaient mal, au contraire ! Mais surtout parce que je n’ai pas l’esprit commerçant.

Ma femme m’aidait beaucoup, même trop. Au point que le médecin lui a interdit de continuer. Pour la remplacer, j’aurais dû engager quelqu’un, c’est-à-dire devenir patron et cela, je ne le voulais pas. J’aurais d’ailleurs été un patron très exigeant, car je désirais que les clients soient bien servis. Un autre élément est que je ne supporte pas les magouilles de la concurrence. Un jour, j’avais fait une campagne de promotion avec distribution gratuite de bouteilles de bière à quelques personnes; un concurrent est passé chez elles avant moi et m’a fauché mes clients potentiels. Une autre fois, le brasseur m’avait obligé à vendre plus cher que d’autres concurrents. Toutes ces malhonnêtetés, cet égoïsme me dégoûtaient.

Mes relations avec les clients étaient assez bonnes, la plupart étaient des ouvriers. Mais certains étaient mauvais payeurs et il fallait faire toutes sortes de pressions, faire appel aux huissiers, etc.; certains n’ont jamais payé.

En réalité, au port, je n’avais qu’un patron, mais ici, j’en avais plus de 250, mes clients qui me téléphonaient à n’importe quelle heure de la journée pour commander ceci ou cela. D’un autre côté, je me sentais plus libre pour discuter politique, sans craindre la répression patronale. Mais cette liberté est relative, car j’ai dû fermer mon magasin, boycotté par plusieurs personnes à cause de mes activités au parti communiste. En fin de compte, je trouvais les relations entre dockers sur le lieu de travail plus saines que les rapports indépendant/clients. C’est aussi pourquoi je suis retourné au port lorsque l’embauche a été forte. “ (Piet)

## **GAGNER BEAUCOUP**

*Chacun est conscient des risques; beaucoup citent le cas de faillite parmi leurs connaissances. C’est le principal argument des avis négatifs, mais les autres y pensent aussi.*

“La réussite est devenue très aléatoire. C’est le miroir aux alouettes. Sur 20 qui s’installent, 3 tiennent le coup. Autour de chez moi, depuis l’ouverture du GB d’Ans, il ne reste que 3 ou 4 épiceries sur les 15. De même, dans le quartier commerçant près de la gare, où certains magasins ne cessent d’ouvrir et de fermer tout aussi vite. “ (Martin)

“Il y a 15 ans d’ici, on pouvait facilement se faire riche en 5 ans avec une friture, un salon de coiffure ou un café, on travaillait dur, puis on se libérait, on le remettait. Aujourd’hui, ce n’est plus possible: la TVA, les paperasses, les contributions – plus moyen de faire en noir. Sans le noir, tu ne gagnes rien. On me donnerait un commerce pour rien que je ne le voudrais même plus.” (Léa)

“Pour pouvoir commencer comme indépendant, il faut un sérieux bagage financier. La première année, on ne paie pas d’impôts, mais la seconde, on paie pour deux ans. En tant que chômeur, on peut toucher une prime pour devenir indépendant. En réalité, il y a beaucoup de chance qu’il faudra employer cet argent pour aller chez le psychiatre. Certains chômeurs reprennent des magasins, mais après 6 mois, beaucoup ferment déjà boutique. “ (Louis)

## LES INTERVIEWÉS

COCKERILL	STATUT	ETRE INDEPENDANT	SECTEUR	AVIS
Joseph	ouvrier	non	-	non
Jacques	ouvrier	pas eu la prime	magasin	oui
Jean L.	ouvrier	sa femme va ouvrir	magasin	oui
Marc	ouvrier	répare après journée	voiture	nuancé
Ernest	ouvrier	l'a été 5 ans	magasin	nuancé
Bernard	ouvrier	après journée	luthier	oui
Martin	prépens.	non	-	non
Claude	prépens.	après journée	brocante	oui
Christian	ouvrier	a pris la prime	commerce	oui
Jules	ouvrier	voudrait bien	magasin	oui
Antoine	ouvrier	a pris la prime	construc.	oui
Robert	ouvrier	après journée	commerce	oui
<b>DOCKS</b>				
Raymond	docker	après journée	brocante	non
Gaston	docker	voudrait bien	café	oui
Louis	docker	non	-	non
Piet	pension.	l'a été 8 ans	commerce	non
Max	ex-dock.	sa femme l'a été	commerce	non
<b>VERVIERS</b>				
Albert	ouvrier	congé sans solde	restau	oui
André	ouvrier	l'a été deux ans	gérant	non
Annette	ouvrière	l'a été deux ans	friture	non
Léa	indép.	-	coiffure	non

*Note: Il s'agit pour la plupart d'ouvriers ayant une expérience de lutte.*

## TRAVAILLER DUR

*La formule courante est: "par rapport à l'usine, on gagne beaucoup, mais on travaille beaucoup."*

### HORAIRE

*Il est souvent de 12 heures par jour, si bien que le salaire horaire n'est pas tellement plus élevé que celui de l'ouvrier.*

"Je n'avais plus de vie familiale du tout. Je travaillais de 6 h du matin à 7 h du soir, plus faire le marché à 4 h du matin. C'est la raison qui m'a fait stopper." (Ernest)

"Moi ou ma femme devons rester un maximum chez nous, car on attend constamment des coups de téléphone pour vendre les voitures. C'est difficile de se déplacer. On a plus de liberté, mais on vit dans le style *Jamais tranquille même chez soi.*" (Marc)

*On supporte cet horaire parce que cela rapporte et parce que le travail est estimé plus intéressant.*

### TRAVAIL

*Selon beaucoup, il est plus varié, plus libre (on est son propre maître), plus amusant qu'à l'usine – tout en reconnaissant parfois que c'est dur.*

"J'ai une vie de cinglé, de 7 h 30 du matin à 11 h du soir, mais je le veux ainsi, je suis comme fou. L'argent n'est plus le motif principal, c'est le plaisir de se prendre en main soi-même dans des activités très variées (carrelage, menuiserie, électricité...)" (Antoine)

"[...] Le rapport heures prestées/bénéfice est médiocre... mais quelles heures ! J'apprends beaucoup de choses nouvelles, je suis soumis à une gestion personnelle de mon temps de travail et je me sens plus libre." (Bernard)

"Pour moi, quoi qu'il arrive, je ne regretterai jamais l'usine. Sur 15 ans, je n'y ai rien appris; pupitreur, ce n'est pas un métier, c'est un travail d'abruti. J'ai aimé Cockerill jusque 1978 à cause de l'ambiance de famille, on s'amusait bien, surtout avec les anciens. Pourtant, la production se faisait. Avec la modernisation et le nouveau style, on crève les gens et les machines, et finalement ça nuit au travail à cause des pannes, des erreurs, du stress." (Christian)

*Ceux qui ont arrêté estiment qu'à l'usage, les avantages du travail indépendant sont illusoires.*

"J'ai tenu une friture pendant deux ans. On a l'impression de s'arranger à sa façon, d'être plus libre, mais on se fait crever. De midi à minuit sans arrêt. L'affaire tournait tellement bien qu'on en a eu marre de cette vie." (Annette)

*La comparaison avec la situation à l'usine concerne une époque où le travail n'était pas encore tellement détérioré. Le cas de Claude illustre le mieux cette évolution: plus l'usine est rebutante, plus on s'investit dans le métier d'indépendant. N'est-ce pas choisir entre la peste ou le choléra ? Au début, cela paraît nouveau, varié, mais après quelques années, ce sera aussi le train-train avec encore moins d'imprévu qu'à l'usine et des contraintes différentes, mais très strictes. Un seul avait envisagé la question... et prévu la réponse (qui ne ralliera pas grand monde !).*

"Je sais qu'après quelques années, cela deviendra la routine. Alors, je me lancerai dans autre chose; m'agrandir, reprendre d'autres restaurants, rationaliser la chaîne de fournitures – il y a plein de choses à faire." (Albert)

## **NOMBREUX CONTACTS**

*La plupart mettent en avant cet aspect du travail d'indépendant et y attachent une grande importance.*

"A l'usine, j'avais peu de conversations intéressantes. Je n'en ai pas de plus profondes avec les clients, mais les contacts sont plus nombreux et plus variés socialement. Au lieu de 100, je connais 1.000 personnes. C'est enrichissant." (Albert)

"J'ai étendu mes relations. Je fréquente maintenant des gens de milieux différents." (Bernard)

"Lorsque je tenais l'épicerie, je connaissais tout le village, les gens m'aimaient bien." (Ernest)

"J'ai été gérant d'un dépôt de bière du côté de Dinant, je livrais à domicile. C'était surtout plaisant à cause des contacts avec les gens, tu es connu partout, on te fait entrer partout, surtout à la campagne. Tu es bien reçu." (André)

*Pourtant, les ouvriers vivent de manière plus collective que les indépendants, qui sont plus individualistes; il s'agit en fait surtout d'une curiosité pour des contacts plus diversifiés socialement que ceux du milieu ouvrier – mais aussi plus superficiels comme le note Robert.*

"La foire me plaît, les contacts sont variés et faciles. Evidemment, c'est superficiel – comme dans un couple, tant qu'on se voit pour une sortie, il n'y a pas de problème, mais s'il faut vivre ensemble tous les jours..." (Robert)

*Plusieurs relèvent la contrainte des rapports avec la clientèle.*

“Le client roi ? Il faut parfois savoir dire oui même si on pense non, *être commerçant* et supporter d’avoir les gens dans les pattes pendant le travail.” (Antoine)

*Une indépendante préfère les contacts humains de l’usine.*

“J’ai tenu un salon de coiffure pendant des années; c’était mouvementé, j’étais en contact avec beaucoup de monde. J’ai aussi été ouvrière pendant un an pour payer la réfection d’un nouveau salon. J’ai été dans une blanchisserie, une imprimerie, puis à Sherwood. Là, je me plaisais bien, nous étions une bonne équipe de dix femmes qui se tenaient. J’aurais mieux fait de perdre mon investissement et de rester à Sherwood, c’était plus agréable.” (Léa)

*Evidemment, l’ambiance à Sherwood, dix ans plus tard, n’est certainement plus cela ! A nouveau, la déception devant la mésentente à l’usine fait avaler les choses.*

“Je regrette quatre amis au laminoir; pour le reste, la mentalité devenait de se tirer dans les pattes à cause des manoeuvres du patron. Quelques copains sont venus me voir au stand, ça m’a fait plaisir. Quand tu es ton propre chef, tu n’as de comptes à rendre à personne. On voit beaucoup de têtes différentes dans le commerce, certains clients reviennent me dire bonjour, me racontent leur vie. Parfois, c’est chiant de toujours leur sourire et d’écouter leurs histoires, mais il faut s’habituer.” (Christian)

*Le copain est-il sûr de se faire quatre amis parmi ses futurs clients ? Il pense que non... Une minorité critique l’isolement et les rapports de concurrence entre les indépendants. Quelques-uns seulement travaillent avec un associé ou de la famille proche, ou envisagent vaguement l’expérience coopérative.*

“Avant, il y avait une certaine solidarité entre brocanteurs, mais cela disparaît.” (Claude)

“Que veux-tu... Ce serait mieux de se regrouper, de lutter, mais chacun essaie de s’en tirer de son côté.” (Antoine)

## **TRAVAILLER AUTREMENT**

*Encore un paradoxe: le personnage de l’indépendant n’est pas tellement sympathique aux ouvriers et nos interviewés tiennent à ne pas trop lui ressembler. Ils restent fidèles à des valeurs ouvrières: la qualité du produit (valeur partagée avec l’artisan, mais pas toujours avec le commerçant plus roublard), la franchise, la générosité, le refus de l’exploitation... Il semble d’ailleurs que ce choix leur réussit, leur attache une clientèle de milieu populaire sensible aux mêmes valeurs.*

“Je vise une clientèle populaire (petits employés, indépendants, ouvriers qualifiés) avec qui je peux sympathiser et discuter. Si tu as de bons contacts avec les clients, lorsque quelque chose cloche, ils te le disent et te permettent de rectifier – sinon, on te remerciera poliment et on ne reviendra plus, sans que tu comprennes pourquoi. Je ne cherche pas les repas d’affaire, les avocats, les cadres... L’ouvrier est peut-être *primaire*, mais il est franc et direct, tandis que le cadre calcule ce qu’il peut se permettre de dire. Je veux correspondre à l’image d’un *petit resto où on mange bien*. Je veille de très près à la qualité, car c’est par là qu’on s’attache une clientèle.” (Albert)

“Je travaille comme représentant dans les foires commerciales avec ma femme. Je vais ensuite chez les clients pour le devis et le placement (des volets). Je n’ai pas la mentalité des vrais indépendants habitués à se battre, toujours sur la brèche, acharnés à vendre. Quand je vois que les gens n’ont pas les moyens, je fais une bonne ristourne ou je déconseille carrément d’acheter. J’ai eu quelques cas ainsi, un chômeur visiblement en difficulté, ou des gens qui sympathisaient avec nous et n’osaient pas refuser. Je ne prends jamais d’acompte pour ne pas forcer la main. Le fait de venir en couple, d’être plus décontractés et serviables que les représentants habituels nous réussit. Nous sommes bien accueillis et je me situe comme bon vendeur. Dans les foires, la technique de vente est très calculée (il y a des séminaires de psychologie sociale pour apprendre à séduire le client), y compris par le vêtement, l’allure, etc. Ça ne m’intéresse pas, je n’irai pas comme certains vendre des volets à des gens qui n’ont pas de fenêtres... Le produit est valable, je peux en confiance le recommander et d’ailleurs les acheteurs font la réclame autour d’eux.” (Robert)

“J’aimerais avoir des contacts avec les gens, mais sans être hypocrite comme les commerçants. En tant que client, ça ne me gêne pas si un commerçant n’est pas de mon avis; et je crois que les gens recherchent surtout la qualité et l’honnêteté. Si tu deviens roublard, que tu vends de la crasse, même avec de beaux sourires, cela n’ira pas longtemps.” (Jacques)

“Je ne me vois pas m’agrandir, il faut rester dans certaines limites pour ne pas devenir un patron exploitant d’autres gens. Dans mon magasin d’alimentation, je voudrais offrir un choix qui réponde aux besoins des familles nombreuses comme des gens plus exigeants et j’expliquerais franchement les avantages et les désavantages de chaque sorte. Si on est aimable et serviable, on s’attache les clients.” (Nadine, épouse de Jean L.)

“D’autres vendeurs me disent que je suis trop honnête, mais jusqu’à présent, cela m’a réussi. En cas de réclamation, je donne satisfaction et j’essaie de vendre de la qualité. Cela se sait – au football, il y en a bien 15 qui portent mes vestes. C’est vrai que certains ouvriers deviennent comme des patrons quand ils sont indépendants et exigent de leurs employés ce qu’eux-mêmes refusaient quand ils étaient ouvriers. Il y a des injustices terribles chez les indépendants: j’ai vu une gérante d’une baraque à gaufres payée 31.000 F net/mois pour 12 h par jour, 6 jours/semaine, déclarée 2 h, en plein vent, obligée de travailler même malade.” (Christian)

“Je n’accepte jamais de vieux objets sans payer quelque chose. Au début, un vieux m’a donné une boîte pleine d’anciennes pièces de monnaie. Dans le tas, une pièce dont j’ai tiré 19.000 F; j’ai mis un billet de 5.000 F dans une enveloppe que j’ai glissée sous sa porte.

Certaines vieilles personnes vendent à contre-cœur, elles sont attachées sentimentalement à l’objet, mais elles ont un besoin pressant d’argent; dans ces cas-là, je les paie et je dis que je reviendrai dans une ou deux semaines prendre l’affaire. Souvent, elles trouvent moyen de s’arranger entretemps et on annule la vente. Les gens viennent beaucoup chiner chez nous pour des habits, du charbon, des conserves (on en a des quantités récupérées dans les liquidations de ménage). Ma femme se laisse embobiner et elle donne beaucoup. Je ne suis pas d’accord avec l’arnaque de certains brocanteurs.” (Claude)

*Ci-dessus, nous relevons les valeurs ouvrières introduites dans le métier d’indépendant: franchise, générosité, qualité, refus de l’exploitation. Un opposant craint malgré tout la “contagion” du milieu.*

“Si des ouvriers engagés politiquement ou syndicalement décident de se mettre à leur compte, c’est que leurs convictions n’étaient pas très profondes. Combien de temps garderont-ils leur mentalité ouvrière anticapitaliste ? Je me souviens de certains bons camarades qui, une fois nommés brigadier ou

contremaître, changeaient du tout au tout... Je souhaite que cela ne leur arrive pas mais... rendez-vous dans deux ou trois ans.” (Martin)

*Ces craintes nous paraissent plus justifiées dans le cas où l'on devient petit patron. Sur les deux cas de l'enquête, un se défend d'être patron, mais reconnaît le problème.*

“Je travaille avec trois autres gars. On a plus des rapports de copains que des rapports patron/ouvriers. Ils sont consciencieux, je les paie bien; nos spécialités sont complémentaires. Parfois, il y a certains antagonismes sur la façon de travailler, mais en général, je demande d'abord leur avis et on se met d'accord.”(Antoine)

*L'autre s'aligne plus sur les conceptions patronales, tout en voulant garder des références ouvrières.*

"Un principe que j'ai retenu de mon expérience en usine: avant de donner des ordres aux autres, il faut avoir soi-même été au bas de l'échelle, à tous les postes. Sinon on donne de mauvaises directives. Je participe à toutes les tâches pour pouvoir établir une division du travail dans une bonne ambiance, au sein d'une équipe où chacun aura sa spécialité. Si je paie bien, cela ne posera pas de problème. Un grand restaurant est un peu comme une entreprise. C'est logique de se partager les travaux monotones et pénibles tant qu'on est à trois; quand on sera à 15, je me consacrerai à des tâches plus importantes, où je serai plus utile pour la bonne marche des affaires; c'est quand même moi qui prends les risques... On est entraîné dans un système de rentabilité, impossible de faire autrement. Mais je ne mépriserais pas mon milieu d'origine, j'y garderai ma place." (Albert)

## **QUELLE LIBERTÉ**

*Pour beaucoup, “l'indépendant est plus libre, il est son propre maître” – à quoi plusieurs objectent la contrainte des horaires et des rapports avec les clients. Nous voudrions aborder aussi les contraintes économiques. A l'usine, les exigences économiques des monopoles oppriment directement l'ouvrier. Pour l'indépendant, la confrontation est plus voilée, mais tout aussi impérieuse. Quelques grandes firmes produisent, commercialisent, transportent les marchandises et font la loi sur les marchés. Cette loi se répercute à travers les firmes moyennes jusqu'à la majorité des petites. L'anarchie apparente des métiers indépendants reste en fait dans des limites bien précises. Quelques exemples de l'enquête.*

### **LES CAFES**

“A part quelques cafés indépendants, ayant une large clientèle et un bon fonds de commerce, les autres sont liés à une brasserie qui leur impose des prix, un assortiment, des conditions, etc.” (Raymond)

### **LES COMMERCES**

*Quelques grossistes ont la main sur la région.*

“Pour les fruits et légumes, les gros fournisseurs ont des frigos énormes où ils peuvent stocker plusieurs semaines – s'ils n'obtiennent pas le prix qui leur convient au marché, ils rembarquent le produit, ou bien s'ils prévoient une hausse de prix prochaine.”

“Au début de la coopérative, nous cherchions à placer nos produits directement dans les petits magasins des environs. Finalement, on est retombé chez les grossistes. Même moins chers, même de meilleure qualité, nous n'intéressons pas les petits magasins, parce que nous ne couvrons pas la gamme complète des produits d'entretien et ils craignent les ennuis avec leur grossiste habituel qui ne voudra plus leur fournir les autres produits. De même, une société productrice n'a pas intérêt à vendre des petites quantités à une épicerie (exemple: Mabelpap qui produit les rouleaux “DOMEX”) même en gagnant

plus qu'avec le grossiste, parce que celui-ci va faire pression sur elle." (Jean-Marie, coopérative des anciens travailleurs de Martin Frères)

*Christian a expliqué la situation dans le textile où il est impossible de concurrencer les "soldes" lancées par les grandes firmes grâce au travail en noir, au rachat de faillites, aux sous-marques illégales.*

*Question prix, on est confronté aux obligations légales et aux pressions des grands patrons. Plusieurs petits boulangers ont été menacés par les grandes boulangeries, parce qu'ils vendaient le pain moins cher qu'elles ! Ils ont dû appliquer la dernière augmentation, "facultative" d'après la loi.*

## **OUVRIER OU PAYSAN**

*Quelques ouvriers deviennent paysans, surtout dans l'élevage (cochons, poulets) qui n'exige pas de gros investissements au départ.*

*"J'ai travaillé 21 ans en métallurgie dans la région d'Ath; après 7 ans, mon mari a quitté pour son élevage de poulets sans hormones. L'affaire s'est développée et il a fallu que je le rejoigne. J'étais déléguée, cela a été une décision dure à prendre ! Les ouvriers du coin n'ont pas de tradition de lutte, les grèves étaient très difficiles à déclencher, malgré cela, je regrette leur franchise, leur solidarité. Quand une femme avait un problème, on mettait les mesquineries de côté pour lui venir en aide. Dans le milieu agricole, on ne dit jamais ce qu'on a derrière la tête et on est plus égoïste. Le travail est plus libre, mais quand un client m'impose ses exigences, contre qui rouspéter ?"*

*Un paysan du pays de Herve est devenu ouvrier à 36 ans dans une meunerie (pensionné).*

*"Le travail était dur (porter des sacs dans la poussière), mais l'ambiance était bonne, à 90 % des paysans comme moi. On gagnait plus qu'à la ferme, on avait une sécurité sociale – beaucoup de fermiers nous jalousaient. Si c'était à refaire, je me serais décidé plus tôt. J'étais sectionnaire syndical, mais les rapports avec la direction étaient assez souples, c'est une coopérative dont nous étions actionnaires."*

## **Commentaire**

*Face à la déglungue économique et syndicale, devenir indépendant n'est bien sûr pas une solution, mais plutôt une façon de contourner l'obstacle.*

*Que des ouvriers de la grande industrie, situés au coeur de l'économie et de la plupart des mouvements sociaux, se retrouvent éparpillés en fin de la chaîne de distribution ou des services, à vendre des patates ou à bricoler chez des particuliers 10 heures par jour – on ne voit pas bien le progrès... D'autant plus que ces professions ont peu d'initiative et de poids dans la vie sociale et que les ouvriers ont peu d'atomes crochus avec leur mentalité.*

*La vague d'ouvriers qui deviennent indépendants dans ces années ne va donc pas se fondre dans ce milieu. Ce sera probablement une expérience TRANSITOIRE (notamment pour les ouvriers ayant une expérience de lutte) et qui pourra apporter des éléments utiles à la mouvance ouvrière en recherche. Car les motivations ont changé. Jusqu'il y a peu, être indépendant restait un aspect EN MARGE de la condition ouvrière – comme un "surplus" de salaire ou d'activité, ou comme une "parenthèse" de quelques années dans la carrière ouvrière. La vie à l'usine était le centre de gravité.*

*Aujourd'hui, le cadre traditionnel de cette vie s'écroule. Les ouvriers sont écrasés par l'ampleur des problèmes à résoudre et qu'ils devront aborder seuls, car les "experts" (patronaux, syndicaux, politiques...) ont démontré leur incapacité. Cette période de désillusion et de passivité est difficile à vivre. Une frange significative réagit en contournant l'obstacle; elle investit son initiative refoulée, son besoin de construire l'avenir, d'avancer, dans un cadre plus limité (le travail d'indépendant) où elle a*



*l'impression d'être mieux à même de se débrouiller. C'est prendre les problèmes par le petit bout, mais peu importe. Après quelque temps, vu que ces ouvriers sont déjà assez avertis, ils découvriront concrètement les limites imposées ici aussi par les mêmes lois économiques qui ont précipité le déclin industriel. Ils connaîtront les besoins des milieux populaires pour la consommation. A travers des déceptions, mais aussi des tentatives réussies de travailler autrement, ils se familiariseront avec la gestion et l'économie; leur expérience complètera les expériences similaires des ouvriers restés au travail, ou regroupés en coopératives.*

*L.M.*

(Vérité, janvier et février 1988)